

logo not found or type unknown

Title Aspects humains de la Shādhiliyya en Égypte / Ernst Bannerth
MIDÉO : Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales du Caire
Contained in / Direction : Georges Shehata Anawati, (puis) Régis Morelon, (puis)
Emilio Platti, (puis) Emmanuel Pisani, (puis) Dennis Halft
Volume 11 (1972)
pages 237-250
URL <https://ideo.diamondrda.org/manifestation/66911>

ASPECTS HUMAINS DE LA SHADHILIYYA EN EGYPTE

par

Ernst Bannerth

La Shādhiliyya, en tant que *tariqa*, “méthode de vie spirituelle”, est bien connue en Egypte par le grand nombre de ses ramifications et surtout par l’activité remarquable que déploie une de ses branches modernes : la Ḥāmidiyya. Un mouvement réformiste s’est amorcé au début du vingtième siècle tendant à abolir des coutumes extravagantes, comme la *dawṣa*, qui a été interdite en 1881 (Trimingham, p. 247), des actes relevant de la prestidigitation, qu’on peut voir encore dans certains cercles de la Rifā‘iyya, comme aussi des pratiques destinées, en principe, à développer la vie spirituelle, mais dont le caractère magique est indéniable. De ces dernières, on trouve de nombreux exemples dans l’oeuvre de Būnī (m. 1225) et même dans un manuel très estimé et souvent réédité : Aḥmad b. Moḥammad b. ‘Ibād, *Al-mafākhir al-‘aliyya fī l-ma’āthir al-Shādhiliyya* (GAL Suppl., II, pp. 462 et 1000), qui donnent des renseignements sur les carrés magiques destinés à obtenir ce qu’on désire : comment les dessiner, ce qu’il faut y écrire, les jours et les heures propices (une heure du vendredi, du jeudi et du mardi) et la nécessité d’encenser le tout avec des parfums brûlés (l. c. p. 178 ss).

La réforme, qui se propose de redonner au soufisme son vrai sens, se considère aussi comme un retour à l’Islam pur, face à la sécularisation de la vie publique et à la mentalité, fortement imprégnée de modernisme européen, de l’élite intellectuelle. Cette réforme, il va sans dire, est profondément attachée à l’orthodoxie et à la loi révélée (*shar‘*), comme le montre, par exemple, le livre du fondateur des “Frères Musulmans”, Ḥasan al-Bannā dans *Modhakarāt al-da‘wa wal-da‘iyya*, où l’auteur évoque (p. 9-10) le shaykh de la Shādhiliyya-Ḥasāfiyya, al-Sayyid Ḥassanayn, qu’il avait connu dans sa jeunesse. “Son appel, dit-il, était basé sur la science, l’instruction, le droit islamique (*fiqh*), le culte, l’obéissance, le *dhikr*, la lutte contre les innovations (*bid‘a*) et les fables répandues parmi les membres des confréries (*toroq*), l’option, dans toutes les circonstances, pour le “Livre” (Coran) et la Sonne, le

rejet de toute fausse exégèse et des expressions théopathiques offensantes (*shatahāt dārra*)". "Il a toujours prodigué ses bons conseils, si bien qu'il a changé certaines pratiques qu'il croyait en contradiction avec le "Livre" et la Sonna".

On peut dire que ce mouvement veut restaurer la vraie tradition de la Shādhiliyya, laquelle tradition remonte à un maître célèbre du Maghrib, Sho'ayb Abū Madyan (m. 1197/8) (Trimingham, p. 47) dont une des "sentences" (ḥikam) dit : "Il n'y a rien de pire que la compagnie d'un savant négligent, d'un soufi ignorant ou d'un prédicateur flatteur" (*Diwān*, p. 46). C'est un disciple d'Abū Madyan, 'Abd-al-Salām b. Mashīsh (m. 1228) qui a initié au soufisme le fondateur de la Shādhiliyya, Abū l-Ḥasan Aḥmed al-Shādhilī, lequel disait : "Mon maître - Dieu, Il est haut, lui accorde la miséricorde - m'a dit : "Ouvre l'oeil de la foi et tu trouveras Dieu dans toute chose, chez toute chose, au-dessus de toute chose, près de toute chose et contenant toute chose". "Les oeuvres les plus vertueuses sont quatre plus quatre : aimer Dieu, être content de ce que Dieu a décrété, se garder du monde et se confier à Dieu (ce sont ces quatre). Les quatre autres sont : accomplir les devoirs (prescrits par Dieu), s'abstenir de ce que Dieu a interdit, supporter avec patience ce qui déplaît et s'éloigner de toute chose défendue" ('Abd al-Ḥalīm Maḥmūd, *Al-madrasa l-Shādhiliyya l-ḥaditha wa-īmāmhā Abū l-Ḥasan al-Shādhilī*, Le Caire, 1969, pp. 24 et 25). Si l'accent est mis ici sur la loi, celle-ci baigne cependant dans la lumière de l'amour de Dieu, ce qu'on retrouve dans les sentences attribuées à Abū l-Ḥasan : "Si le "soufi profès" (*faqīr*) n'est pas assidu aux cinq prières rituelles le vendredi, ne le regarde pas". (ib. p. 89). "Si ton illumination mystique (*kashf*) contredit le "Livre" et la Sonna, garde le "Livre" et la Sonna et laisse tomber l'illumination, en disant en toi-même : Dieu - Il est grand - a accordé l'infailibilité au "Livre" et à la Sonna; Il ne l'a pas garantie à l'illumination, ni à l'inspiration (*ilhām*), ni à la vision (*shahāda*)" (ib. p. 91). "La sainteté (*wilāya*) de celui qui aime Dieu et aime pour Dieu est parfaite par l'amour" (ib. p. 141).

Un des successeurs d'Abū l-Ḥasan (m. 656h. / 1258), Tāg al-Dīn b. 'Atāllāh al-Sikandarī (m. 709 h. / 1309), qui est l'auteur du premier traité systématique de dhikr (Trimingham, 198) a dit au sujet de la conduite du soufi (*Miftāḥ al-Falāḥ*, II, p. 89) : "Avant la *khalwa* (retraite dans la solitude), tu dois faire l'exercice (*riyāḍa*), qui est l'éducation du caractère. Laisse la frivolité (*ro'ūna*) et supporte l'insulte"

(p. 149). “Etends ta pitié et ta compassion à tout être vivant et à toutes les créatures et ne dis pas : ce n'est qu'une chose matérielle” (p. 153). “Une des marques des soufis (*ahl al-tarīqa*), c'est qu'ils traitent les hommes avec miséricorde et compassion” (p. 165). “A celui qui trahit des règles légales (*al-ādāb al-shar'īyya*) il vaudrait mieux qu'il trahisse les secrets de Dieu, et Dieu - Il est haut - ne confie ses secrets qu'à ceux qui sont sûrs” (p. 166). “Ceux qui suivent cette voie ne se croient meilleurs qu'aucun autre”. “Ils supportent l'insulte et n'insultent pas, ils supportent tous les hommes” (p. 167). “Ils n'éconduisent pas le quémandeur, ils consolent l'hôte, ils traitent bien celui qui est dans la détresse (*mostawḥish*), ils rassurent le timide, ils donnent à manger à celui qui a faim, ils donnent à boire à celui qui a soif, ils habillent celui qui est nu, ils aident le serviteur, ils ne négligent aucune vertu, ils ne commettent aucune turpitude” (ib. p. 168). “Un de leurs états psychiques (*aḥwāl*) consiste à considérer ses propres fautes, à s'occuper de soi-même et à ne pas s'arrêter aux fautes des hommes; ils ne tiennent compte, chez autrui, que de ce qui est bon” (p. 169) (cf. Taftāzānī, p. 87).

Un autre ouvrage remarquable, c'est le *Kitāb qawānīn ḥikam al-ishrāq ilā kāffa l-ṣūfiyya bi jamī' al-āfāq* (Le Caire, 1961) de Jamāl al-Dīn Moḥammad Abī l-Mawāhib, saint soufi shādhilī mort en 1477, qui, venu de Tunis au Caire, y a vécu sur le toit de l'Azhar et dont la biographie se trouve dans *Al-ṭabaqāt al-kobrā* (II, pp. 67-72) d'al-Sha'rānī. Traitant, en prose rythmée entremêlée de vers, la doctrine du soufisme (*GAL Suppl.*, p. 152, N. 32a), il décrit les différentes étapes du progrès mystique et parmi ses *ḥikam* (sentences) se trouve la règle suivante au sujet des relations entre les hommes : “N'emploie pas l'eau de la vérité comme tu veux — Dieu t'en empêche comme Il veut — mais emploie-la selon le commandement et l'interdit (*nahy*). La couleur de l'eau, c'est la couleur de son récipient. Le récipient n'est pas comme son eau. La société des hommes (doit être empreinte de) sérénité, générosité, libéralité, tolérance et virilité”.

Lorsque tu es dans la société des hommes, sois généreux,
Comme si tu étais l'esclave de chaque ami.

Sois comme le goût de l'eau : doux et froid

Pour la soif (litt. le foie) ardente de chaque compagnon” (p. 82).

Un autre manuel, *Al-mafākhīr al-'aliyya fī ma'āthīr al-Shādhiliyya* d'Aḥmad b. Moḥammad b. 'Ibād (*E.I.*, IV, pp. 258-9), qui date du seizième siècle et que D.S. Margoliouth croit plus récent que Soyūfī, est dans la ligne des maîtres du passé, comme on peut voir dans des

passages comme ceux-ci : “Le vrai amant est celui dont le coeur ne reconnaît d’autorité que celle de l’aimé et n’a de volonté autre que la sienne”. “Aie pitié de tous les enfants des hommes. Sois bienveillant envers les grands et compatissant pour les petits” (p. 157). Cette phrase se trouve aussi chez d’autres auteurs plus récents.

Cette même tradition se retrouve chez le shādhilī ‘Abd al-Fātiḥ b. Sayyid Aḥmad b. Moḥammad al-Qāḍī, né en 1899, dont ‘Abd al-Ḥalīm Maḥmūd (*l.c.*, pp. 359-374) a écrit la biographie. Egyptien, il appartenait à la Shādhiliyya Ḥaṣāfiyya, comme Ḥasan al-Bannā (*l.c.*, p. 375) et vivait dans sa maison à Shiblāngā, près de Benha (*l.c.*, p. 374 ss) dans la réclusion (*khalwa*) la plus stricte. La note dominante de sa vie, c’est la miséricorde. Il soignait sa vieille mère avec beaucoup de sollicitude, mais lui-même s’abstenait de toute viande et de poisson. On lit dans sa méthode (*ṭarīq*) : “Qu’il (le disciple, *morid*) soit prêt à pardonner et à excuser les faiblesses de son frère, qu’il le conseille, si c’est possible, qu’il ne reste loin de lui plus de trois jours et qu’il le salue le premier quand il le rencontre” (p. 385). “Tu dois aimer pour ton frère ce que tu aimes pour toi-même” (p. 392). C’est toujours le même esprit de charité de la doctrine des premiers représentants de la Shādhiliyya accordé avec la rigoureuse observance de la (*shari‘a*).

Une branche moderne de la Shādhiliyya, la Ḥamidiyya, se distingue, à l’occasion des solennités religieuses, comme le mawlid du Prophète, etc., par ses grandes manifestations, au cours desquelles ses membres, très nombreux, portent des écharpes vertes sur lesquelles est inscrite la *shahāda* (credo islamique). Son fondateur est Salāma Ḥasan al-Rāḍī (m. 1933), dont le tombeau, très vénéré, se trouve dans une mosquée bâtie en 1953 par un membre de la confrérie, marchand joaillier de son métier, al-Hājj Ibrāhīm. Cette mosquée se trouve à Būlāq, dans la ‘*aṭfa* Sīdī Rāḍī, petite rue à côté de la rue Solayman Bāshā al-Khādīm et c’est là que se tient la *ḥaḍra* (séance de *dhikr*) tous les vendredis, après la prière de midi (*ḡohr*). Dans la ruelle parallèle à celle-ci, ‘*aṭfa* khaṭṭ al-Ramla, la confrérie possède un immeuble neuf, dans lequel il y a une bibliothèque, une librairie, une mosquée, des logements pour les visiteurs, etc. Une biographie du fondateur a été publiée, encore de son vivant, par Moḥammad al-Kūhin al-Fāsī, dans *Al-ṭabaqāt al-kobrā al-Shādhiliyya* (Le Caire, 1929), pp. 246-267. Une autre biographie, par Sayf al-Naṣr Moḥammad al-‘Amirī, *Al-sira l-Ḥamidiyya* (Le Caire, certainement après 1933) mentionne aussi son successeur, Ibrāhīm.

La famille de Salāma l-Rāḍī, qui était d'ascendance chérifienne, c'est-à-dire descendante du Prophète, est venue de la Haute-Egypte, où les tombeaux de deux de ses ancêtres, l'un, celui de Ḥāmid, dans une mosquée de Mīnya et l'autre à Rīdā, près de la même ville, sont objet de vénération (Al-Fāsī, p. 274). Lui, il est né à Būlāq en 1867 (al-'Amirī, p. 8) et a fréquenté l'école secondaire al-Khidīwiyya, qui a été, jusqu'en 1921, sous direction anglaise. Devenu à 12 ans fonctionnaire de l'Etat, il le demeura toute sa vie et eut en même temps une activité littéraire remarquable : en 1929 il avait déjà publié quatre-vingt titres (al-Fāsī, 248). Attiré par la vie religieuse depuis sa jeunesse, il fréquentait plusieurs shaykhs soufis, parmi lesquels Marzūq al-Mālikī, qui cherchait à réaliser la synthèse de la *sharī'a* orthodoxe avec la mystique. C'était l'époque d'al-Afghānī et de Moḥammad 'Abdūh et, au courant, dès sa jeunesse, des idées des réformistes, il en a saisi toute la portée, comme le montre la règle (*Qānūn*) de sa confrérie, dont il est l'auteur. Des miracles (*karāmāt*), signes de sa sainteté, lui ont été attribués encore de son vivant (al-Fāsī, pp. 257-260).

Dans une de ses publications, il expose ses idées sur l'homme et ses relations avec la société, ce qui est plutôt rare dans la littérature soufie, toute centrée sur la vie intérieure et le combat spirituel. C'est cela qui explique comment un maître soufi a pu exercer une influence comme la sienne sur de nombreux musulmans, même de formation universitaire, ouverts aux valeurs spirituelles du soufisme par les propres traditions de leur milieu et cela malgré une éducation moderne.

Ce fait est souligné par Berger dans *Islam to day* (Cambridge, 1970) où il raconte que, ayant demandé à plusieurs Egyptiens de formation universitaire, ce qu'ils pensaient du soufisme, l'un d'eux lui répondit que le soufisme était un effort pour rendre ce monde conforme au vrai idéal de l'Islam (p. 78).

Dans *Al-Insāniyya* (1931 et 1970), Salāma l-Rāḍī ébauche une véritable anthropologie, traitant de la relation entre l'âme et le corps, de la génération de l'homme, des fonctions des différentes parties du corps, avec une réfutation du matérialisme (p. 22), et de l'existence des jinn, avec une réfutation du spiritisme moderne. Il montre ensuite le but du soufisme qui est de purifier l'âme pour lui donner accès aux plus hauts degrés d'union avec Dieu par l'amour. "Ne sont aptes à l'amour que ceux qui ont balayé toutes leurs ordures et voient dans leurs âmes animales (*nofūs*) leurs ennemis les plus acharnés" (p. 36). Vers la fin, il parle de l'homme en tant qu'être social (pp. 40-46) et de la "cité-

modèle" (*al-madina l-fāḍila*), où chaque homme a sa fonction au service de la société. "Ils sont tous comme une seule famille" ou comme "un seul corps, qui souffre tout entier si un seul de ses membres souffre: ainsi sont-ils unis pour réaliser le bien commun et écarter ce qui lui est nuisible. Ils ont de la pitié pour les petits et du respect pour les grands, ils obéissent à ceux qui les conseillent, se soucient des pauvres et encouragent les riches à (oeuvrer) pour le bien de tous. Ils sont une seule main : le riche donne généreusement au pauvre et les coeurs, réunis par les liens de l'amitié, ne forment qu'un seul coeur. Cela n'est possible que par l'instruction pratique et l'éducation morale, en inculquant les vertus et en jetant, dans le terrain fertile des âmes des petits enfants, le germe de l'énergie" (p. 41). Si on ne commence pas (à bâtir) la cité-modèle par l'éducation de la raison basée sur la science, pour que l'homme soit conscient de ses droits. . . la cité-modèle deviendra sauvage et non pas "vertueuse" (modèle)". Il demande aussi la formation professionnelle et l'organisation des oeuvres de bienfaisance (p. 43), en recommandant, d'une manière pratique, l'épargne pour qu'on puisse venir en aide à ceux qui ne peuvent pas pourvoir à leur subsistance. Aux "hommes fidèles" il recommande de s'abstenir de la politique" (p. 45). Il ne faut pas oublier que ces lignes ont été écrites pendant la propagande des "Frères Musulmans". Le soufisme embrasse tout cela : purification de l'âme de tous ses vices et perfection religieuse, le résultat en étant l'"homme parfait". Il dit expressément qu'il faut s'éloigner de plus en plus des biens inférieurs pour s'unir vraiment à Dieu : "Garde-toi de conclure que lorsque je parle d' "abandonner le monde" je veux dire que ceux qui le font doivent quitter leur travail, qui leur procure les moyens de subsistance (*asbāb*); je veux dire, au contraire, que l'homme doit connaître son Seigneur et tourner son coeur vers Lui, et que le travail doit en être un témoignage par son caractère créateur. Qu'il se procure dans la peine ce dont il a besoin et qu'il n'en soit pas incapable" (p. 50).

On perçoit dans ce petit livre l'influence de la pensée du philosophe al-Fārābī, dont le traité *Al-madina l-fāḍila* avait été édité au Caire en 1906 (cf. p. 77 du *Kitāb āwā' ahl al-madina l-fāḍila: ihtiyāj al-insān ilā l-ijtimā' wal-tā'āwon* (le besoin, pour l'homme de l'activité sociale et de la corporation). Ce livre commence lui aussi par un exposé anthropologique et traite ensuite de l'âme et des créatures spirituelles et de la coexistence des hommes (Cf. Dieterici, *Der Musterstaat von Al Fārābī*, chap. 26 ss, Leide, 1906). Rāḍī ne cite pas cette oeuvre, mais il en a

les mêmes idées, adaptées à son système soufi.

Il n'est pas étonnant que René Guénon, converti à l'islam en 1912 ('Abd al-Ḥalīm Maḥmūd, p. 11) soit devenu membre de cette confrérie (l. c., p. 254).

En lisant la règle de la Ḥāmidiyya, composée, comme il a été déjà dit, par le fondateur de la confrérie, on y sent le même esprit que celui des maîtres de la Shādhiliyya, mais on remarque également qu'il en a été soigneusement écarté tout ce qui pourrait attirer les critiques de ceux qui désavouent certaines pratiques devenues une tradition dans la religion populaire (Trimingham, p. 248). Il fallait, en effet, éviter les reproches des Wahhābites et des Salafīs, qui n'admettent d'autres pratiques que celles que mentionnent le Coran et la Sonna irrécusable.

Les liturgies des soufis ont été particulièrement attaquées comme des "innovations illégales" (*bida'*) par Moḥammad 'Abd al-Salām Khaḍīr al-Shoqayrī dans *Al-sonan wal-mobtada'āt al-mo'allaqa bi l-adhkār wal-ṣalawāt* (écrit en 1931 et imprimé au Caire en 1961), où il consacre un chapitre à l'attaque des awrād (liturgies composées par les shaykhs des confréries), parce que, dit-il, à cause d'elles on néglige le Coran. "Le Coran est le lait pur et vos awrād sont du lait mêlé de sang, ou du lait artificiel" (p. 211). Il va sans dire qu'il n'est pas le seul à adresser ce reproche aux confréries.

Et voici quelques passages choisis dans la règle de la Ḥāmidiyya : al-Sayyid Salāma Ḥasan al-Rāḍī, *Qānūn ṭariqa l-sāda l-Ḥāmidiyya bi l-diyār al-Miṣriyya*, Le Caire, 1927, rééditée en 1965).

Première partie. Les principes du *ṭariq* (méthode) de la confrérie.

§ 1. Les membres de la confrérie (*ahl al-ṭariq*) ont pour but : connaître Dieu (d'une connaissance intuitive : *ma'rifa*), Lui être agréables, Lui rendre l'adoration rituelle (*'obūdiyya*) et accomplir leurs devoirs envers lui en tant que Seigneur (*robūdiyya*).

§ 2. Notre *ṭariq* est basé sur le "Livre" (Coran) et la Sonna, exempts de toute innovation reprouvée par la loi divine.

§ 3. La ferveur dans la lutte contre les passions (*nofūs*) est un principe de notre *ṭariq*.

§ 4. Pratiquer l'humilité (*tawādo'*), car elle est le capital du "pauvre" (*faqīr*) mystique.

§ 5. La soumission à Dieu (*taslim*) est la marque distinctive de notre *ṭariq*.

§ 6. Le support de l'injure (*adhā*) purifie l'essence du *faqīr* et éclaire

sa substance. (Dans mes entretiens avec des membres de la confrérie, j'ai pu remarquer que cela est considéré par eux comme le premier principe de leur morale).

§ 7. L'invocation affective (*dhikr*), redite le plus souvent possible, est la nourriture des coeurs.

§ 8. La récitation du Coran rapproche de Dieu, lumière et miséricorde.

§ 9. Acquérir la science nécessaire est un devoir pour chaque *faqir*.

§ 10. Honorer les musulmans et implorer sur eux la bénédiction sont des choses qui plaisent à Dieu - Il est grand!

§ 11. La compagnie des riches endurecît les coeurs.

§ 12. Le rejet de l'hypocrisie est un principe de notre *ṭariq*.

§ 13. L'amour mutuel, la visite aux confrères et la charité sont des principes de notre *ṭariq*.

§ 14. Simplicité de coeur et confiance en Dieu et ses adorateurs.

§ 15. Ordonner le bien et interdire le mal, avec bonté et tendresse (cf. Coran, 3, 113).

§ 16. Aider les pauvres et se montrer bienveillant à leur égard, tant matériellement que spirituellement, et cela le plus qu'on peut.

§ 17. Que l'homme voie en lui-même l'insuffisance.

§ 18. Ne jamais obéir à une créature en cas de révolte contre le Créateur.

§ 19. L'homme doit être miséricordieux envers son frère, sans le contredire, ni devenir son adversaire, qu'il ne l'insulte pas, ne le calomnie pas, ne l'envie pas, ne lui mente pas, ne l'offense pas. Qu'il lui parle avec douceur, le conseille amicalement, sans mépris, qu'il l'aide dans sa lutte contre l'âme animale (*nafs*, passion) et le démon et ne devienne jamais l'allié de ceux-ci contre lui.

§ 20. Il faut garder la frugalité et ne pas désirer les biens d'autrui; si on donne quelque chose, il ne faut pas exiger une récompense, sauf si celle-ci est donnée librement et sans qu'on l'ait demandée.

§ 21. Ceux qui appartiennent au *ṭariq* (confrérie) doivent être fidèles à leur religion. Qu'ils ne parlent pas de ce qu'ils ne savent pas, qu'ils ne rapportent pas des faits déformés ou choses de ce genre; qu'ils s'informent avant de parler, pour qu'on ne dise pas que ce sont des malfaiteurs ou des ignorants.

§ 22. L'humilité et la dignité doivent être l'ornement spirituel du *faqir* : qu'il évite le rire fréquent et la plaisanterie, afin d'attirer les coeurs et gagner les gens, ou qu'au moins il soit honoré par eux. (Pour le mot *faqir*, cf. Trimmingham, p. 170 : un pauvre qui a besoin de Dieu).

§ 23. Se méfier de l'âme animale (*nafs*). Méfie-toi de ce qu'elle te présente, jusqu'à ce que tu connaisses la vérité.

§ 24. Que celui de notre *ṭarīq* qui parle des "vérités" (*ḥaqā'iq*) se conforme au "Livre" et à la Sonna.

§ 25. Il n'est permis à personne de notre *ṭarīq* de soutenir l'"inhabitation" (*ḥolūl*), ni l'"union hypostatique" (*ittihād*), ni la définition locale de Dieu (*jihā*), ni que Dieu (*ḥaqq*) est le même que la créature, ni la parole (*maqāla*) d'al-Ḥallāj.

§ 26. Il n'est permis à personne de notre *ṭarīq* d'être un "libre-penseur" (*ahl al-ibāḥa*) qui prétende abolir les obligations et déclare permis les actes défendus, car cela est de l'incroyance (*zandaqa*) et beaucoup de gens y sont tombés après avoir visé à la plus haute sainteté (*wilāya*). (Ce reproche a été fait aux soufis depuis longtemps; cf. Masignon, *Handwörterbuch des Islam*, p. 737).

§ 27. Il est défendu de s'adonner à la magie (*sihr*) et à tout ce qui lui ressemble, car cela éloigne de Dieu. (Sur les différentes pratiques, cf. surtout Kriss, R. et H., *Volksglaube im Bereiche des Islam*, 2 vol.).

§ 28. Il n'est pas permis au shaykh de disposer de la fortune d'un disciple (*tilmidh*) en lui ordonnant de vendre ses propriétés pour s'en approprier le prix ou l'amenant à lui céder ses biens, comme font pas mal de gens sans morale.

§ 29. Il n'est pas permis au shaykh d'ordonner à son disciple des choses qui pourraient lui porter dommage, comme de passer la nuit sur un toit en hiver, habillé d'une simple robe, ou de rester debout dans l'eau pendant la nuit, ou encore de faire le dhikr sur un mur.

§ 30. Il est défendu aux hommes d'imiter les femmes et aux femmes d'imiter les hommes.

§ 31. Il est défendu de participer aux réunions des "fous de Dieu" (*majādhīb*), d'être en relation avec eux ou de les imiter. (Cf. Trimmingham, pp. 165 et 231. La présence des *majādhīb* était considérée salutaire et on peut constater, à côté de beaucoup de sanctuaires, les abus de la vénération qu'on a envers ceux qui se prétendent tels).

§ 32. Il est défendu au disciple de faire de longs voyages sans l'autorisation de son shaykh.

§ 33. Il est défendu à celui qui a un métier de l'abandonner sans la permission de son shaykh.

§ 34. Il est absolument défendu aux membres de notre *ṭarīq* d'écrire, sans notre permission, une prière (*da'wa*), ou une liturgie (*wird*), ou un ensemble de prières (*wazifa*) à être récitées, soit aux disciples, soit à d'autres personnes, durant les réunions (*ḥadra*).

§ 35. Il est défendu, sauf permission du shaykh, de réciter dans les rues, à haute voix, des formules cultuelles en usage à la Shādhiliyya.

§ 36. Il est défendu de se livrer à des pratiques extravagantes, comme la mendicité ou le port d'habits déchirés, ou autres choses de ce genre, sans la permission du shaykh.

§ 37. Défense à tout *khalifa* (chef de communauté) et — à plus forte raison — à celui qui enseigne (*yolaqqin*) la doctrine de la *ṭariqa* d'apprendre à son disciple des noms divins non-arabes, de lui ordonner une retraite dans la *khalwa* (cellule isolée), de lui prescrire des prières comme la *Ḥaljlūdiyya* ou la *Barhatiyya*, de le faire réciter, au cours de la nuit, par exemple dix mille noms (divins), de lui imposer des pratiques ascétiques, comme l'abstinence de tout ce qui vient de l'animal, de jeûner de longs mois, de recourir aux esprits (*jinn*), ou n'importe quoi de semblable. Il en serait responsable, ainsi que des conséquences qui en découleraient. (Ce paragraphe exprime le refus total de nombreuses pratiques très connues en Egypte, où on peut se procurer partout les livres de Būnī et d'autres qui enseignent l'usage magique des noms divins. Le Dr Moḥammad M. al-Gawharī en donne un exposé très détaillé dans sa thèse : *Die Gottesnamen im magischen Gebrauch in den al-Būnī zugeschriebenen Werken*, Bonn, 1968. Goldziher avait déjà publié un article sur ce sujet en 1906 : *Ṣauberelemente im islamischen Gebet*, qui a été reproduit dans les *Gesammelte Schriften*, V, pp. 32 et 47-48. On trouve dans le livre du Dr Gawharī une bibliographie complète sur la question. Les noms divins non-arabes sont appelés "syriaques" et sont en général tout à fait déformés (Gawharī, pp. 145 et 148). Dans son livre *Manba' oṣūl al-ḥikma* (Le Caire, 1970, 41^{ème} édition), Abū 'Abbās Aḥmad b. 'Alī al-Būnī donne un grand nombre de carrés magiques, enseigne comment employer les lettres de l'alphabet et énumère les "sept noms divins syriaques". Ces noms, qui finissent en - il (-el), par exemple l-l-t-h-t-i-l, prononcés à un moment astrologiquement favorable, permettent de vaincre une armée et de conjurer les esprits (p. 256). Il explique aussi, en détail, les noms *barhatiyya* (p. 293 ss.) et expose la méthode attribuée à al-Shams al-Iṣfahānī, qui consiste à réciter la sourate 97, *Lailat al-qadr*, en intercalant entre chaque verset l'invocation d'un ange comme Rūfā'il, Jibrā'il, ce qui est probablement une allusion au verset 4 de cette sourate, qui dit : "Dans cette nuit les anges et l'esprit descendent sur l'ordre de leur Seigneur pour régler toutes choses". "Les noms des anges sont certainement d'origine kabbalistique (Kriss, v. II, p. 82). Selon une tradition, le fondateur de la Shādhiliyya, Abū l-Ḥasan, aurait ordonné d'employer son nom

comme une sorte d'invocation de Dieu (Goldziher, *Zauberelemente*, p. 37). Le salafi Shoqayri condamne avec véhémence toutes ces supplications comme hérétiques et affirme que la *Jaljlūtiyya* est un péché (p. 262). Ceci est un exemple de la lutte menée par les réformistes contre tout qui n'est pas authentiquement islamique. L'origine de ces pratiques est peut-être à chercher dans certaines traditions coptes. Dans un livre intitulé *Ṣalā l-Sayyida l-ʿAdhrāʾ ḥāla l-ḥadīd* (Le Caire, 1969), on trouve, par exemple, ces mêmes pratiques : carrés magiques (p. 219 ss), noms d'anges (pp. 18-19) en copte et en arabe, etc. Quant au "nom suprême" (*al-ism al-aʿzam*), Gawharī (pp. 118 ss) explique qu'il peut avoir des variantes et qu'il est impossible de le connaître sans une révélation, laquelle, est accordée aux saints (*awliyāʾ*) (p. 118). Dans sa biographie d'al-Rādī (pp. 218-219) al-ʿAmirī rapporte un épisode légendaire, raconté par al-Rādī pour montrer le refus du shaykh de rechercher le "nom suprême". Importuné souvent par un disciple, qui insistait pour qu'il lui apprenne le "nom suprême", un shaykh le faisait patienter jusqu'au jour où, excédé, il lui dit de rester assis toute une journée devant la porte Abū l-Faṭḥ, qui est au nord de l'ancienne ville du Caire, et de lui raconter ensuite tout ce qu'il y aurait vu. Le soir, le disciple vient lui dire n'avoir rien vu de spécial, en dehors d'un événement fâcheux. Un bûcheron, menant un chameau chargé de bois, passe à côté d'un cavalier imposant comme un *amīr*, lequel est égratigné par le bois. Descendant du cheval, le cavalier cravache brutalement le bûcheron, qui reste impassible et silencieux. "Ce bûcheron, exclame alors le shaykh, connaît le nom suprême de Dieu et s'il l'avait prononcé, le cavalier serait mort et le cheval aurait péri". Voilà la patience des grands hommes (*rijāl*) et leur force d'âme en face de ceux qui leur font du tort".

Citons encore d'autres points de la règle.

§ 38. Il est absolument défendu d'employer le tambourin, les cymbales, les instruments à cordes et ce qui leur ressemble, ainsi que le tambour, la *darabokka*, la flûte *nāy* et la *ṣaffāra*, pendant les réunions ou dans les processions.

§ 39. Il est défendu de faire passer sur les hommes des chevaux ou autres choses qui rappellent la *dawsa* (voir, sur la *dawsa* (*dōsa*) Lane, *The manners and customs*. . . pp. 456 ss).

§ 40. Il ne faut pas favoriser l'âme animale (*nafs*) : la grâce de Dieu demeure loin de ceux qui le font.

§ 41. Il ne faut pas tenir compte des griefs des hommes, ni de leurs louanges.

§ 42. Il est défendu de manger des insectes, des cactus (*ṣobbār*) et du verre, de se blesser avec une épée ou une épingle et d'avalier du feu : tout cela est de la prestidigitation et les membres du *ṭariq* s'en abstiennent. (Ces coutumes étaient courantes autrefois, surtout chez les Rifā'ī-s. Voir Lane, I. c. p. 248).

§ 43. Il est permis de visiter les tombeaux des Saints, mais il faut éviter de visiter les shaykhs vivants, sauf si ce n'est pour les consulter au sujet d'un doute de son propre shaykh ou de son *ṭariq*.

* * *

La règle donne des prescriptions pratiques dans le chapitre relatif aux chanteurs (*monshid*).

§ 96. Le chanteur (*qawwāl*; cf. Trimmingham, pp. 192 et 196) est l'échanson des soufis (*faqir*).

§ 97. Pendant qu'il chante, le chanteur doit avoir un cœur pur et tourné vers Dieu, pour que son chant sorte de son cœur et que brille sur lui la lumière de la complaisance.

Al-Rāḍī a composé lui-même un petit livre intitulé *Al-Monshid fi majmū'a l-qaṣā'id* (Le Caire, vers 1969) pour le *dhikr* et a écrit également d'autres poésies soufies en langue classique et en langue vulgaire, qui sont en général des imitations des poèmes de la grande tradition de la Shādhiliyya (al-Fāṣī, *al-Ṭabaqāt*, p. 255 ss.) et il a même composé un commentaire de la *Khamriyya* de 'Omar ibn al-Fāriḍ. Le *dhikr*, selon ses prescriptions, consiste essentiellement dans la récitation des noms divins : Allāh, *Hū* (Lui), *Ḥayy* (Vivant), *Qayyūm* (Celui qui subiste en Lui-même). Pendant que les confrères les récitent, les *monshid-s* chantent des hymnes, dont les mélodies sont très belles. Je vois dans une publication de l'Académie des Sciences de Hongrie (12, 1970, p. 327), au sujet de quelques mélodies enregistrées pendant une *ḥaḍra* de Ḥāmidiyya et présentées à Budapest au cours d'une conférence sur la musique arabe, "qu'il s'agit là d'un héritage des plus intéressants". Ces récitations sont précédées de celle de quelques passages du Coran.

Un vendredi d'août 1971, un *dhikr* de la Ḥāmidiyya a rassemblé à la grande mosquée Sayyidna l-Ḥosayn, du Caire, après la prière de midi, quelque sept cents personnes.

La modération qui caractérise la Ḥāmidiyya, laquelle reste attachée à la tradition de la Shādhiliyya, tout en l'adaptant à la vie de l'Égypte moderne, explique pourquoi tant de jeunes gens, parmi les-

quels on compte des universitaires, se sentent attirés par cette *ṭarīqa*, qui est une des expressions les plus remarquables du soufisme.

Ernst Bannerth

BIBLIOGRAPHIE

- ABU L-MAWAHIB (Jamāl al-Dīn Moḥammad), *Kitāb qawānīn ḥikam al-ishrāq ilā kāf-fa l-sūfiyya bi-jamī' al-āfāq*, Le Caire, 1961.
- ABU MADYAN (Sho'ayb), *Dīwān*, Damas, 1938.
- ACADEMIE DES SCIENCES DE HONGRIE, 12, Budapest, 1969.
- AL-'AMIRI (Sayf al-Naṣr Moḥammad), *al-Sīra l-Hāmidīyya*, Le Caire, après 1933.
- AL-BANNA (Ḥasan), *Modhakkarāt al-da'wa wal-dā'iya*, Bayrūt, 1966.
- BERGER (M.), *Islam in Egypt to day*, Cambridge, 1970.
- BROCKELMANN (K.), *Geschichte der arabischen Literatur*, (GAL), Leide, 1896-1943.
- AL-BUNI (Abū l-'Abbās), *Manba' oṣūl al-ḥikma*, Le Caire, vers 1970.
- ENCYCLOPEDIE DE L'ISLAM (E.I.), Leide, 1913-1934, t. IV.
- AL-FARABI, *Kitāb ārā' ahl al-madīna l-fāḍila*, Le Caire, 1906.
Trad. par F. Dieterici, *Der Musterstaat von Al-Fārābī*, Leide, 1906.
- AL-FASI (Moḥammad al-Kūhin), *al-Ṭabaqāt al-kobrā l-Shādhiliyya*, Le Caire, 1929.
- GAWHARI (Moḥammad, M.), *Die Gottesnamen im magischen Gebrauch in den al-Būnī zugeschriebenen Werken*, (Diss.), Bonn 1968.
- GOLDZIEHER (I.), *Zauberelemente im islamischen Gebet*, (Gesammelte Schriften, V, Hildesheim, 1970).
- HANDWORTERBUCH DES ISLAM, Leide, 1941.
- IBN 'IBAD (Aḥmad b. Moḥammad), *al-Mafākhīr al-'aliyya fī l-ma'āthīr al-Shādhiliyya*, Le Caire, 1964.
- KRISS, R. und H., *Volks Glaube im Bereiche des Islam*, 2. vol., Wiesbaden.
- LANE (E. W.), *The manners and customs of the modern Egyptians*, London. 1954.
- MAḤMUD ('Abd al-Ḥalīm), *al-Madrasa l-Shādhiliyya l-ḥadītha wa-imāmihā abū l-Ḥason al-Shādhilī*, Le Caire, 1969.
- RADI (Salāma), *al-Insāniyya*, Le Caire, 1931 et 1970.
- RADI (Salāma), *al-Monshīd fī majmū'a l-qaṣā'id*.
- RADI (Salāma), *Qāmūn ṭarīqa l-sāda l-Hāmidīyya l-Shādhiliyya bil-diyār al-Miṣriyya*, Le Caire, 1927 et 1965.
- SALA L-SAYYIDA L-'ADHRA', HALA L-HADID, Le Caire, 1969.
- SHA'RANI ('Abd al-Wahhāb), *al-Ṭabaqāt al-kobrā*, Le Caire, 1954.
- AL-SHOQAYRI ('Abd al-Salām Khaḍīr), *al-Sunan wal-mobtada'āt bil-adhkār wal-ṣalā-wāt*, Le Caire, 1961, écrit en 1931.
- AL-SIKANDARI (Tāj al-Dīn b. 'Atā' Allāh) *Miftāḥ al-falāḥ wa-miṣbāḥ al-arwāḥ*,

qui porte dans les marges une oeuvre d'al-Sha'rānī, *Laṭā'if al-minan wal-akhlāq*, t. II, Le Caire, 1938.

AL-TAFTAZANI (Abū l-Wafā' al-Ghonaymī), *Ibn 'Atā' Allāh al-Sikandarī*, Le Caire, 1958.

TRIMINGHAM (J.S.), *The Sufi Orders in Islam*, Oxford, 1971.

Ernst Bannerth